

**LA RÉVÉRENDE MÈRE
ANGÉLINE DE SAINTE-ANNE,**
fondatrice du Cloître
des Récollectines de Durbuy



En couverture :
VUE DE DURBUY - À l'avant-plan : la porte de Rianwé et sa tour Collon ; derrière, à g. : la chapelle Saint-Nicolas ; au milieu de l'image à g. : le château, l'église Saint-Jean-Baptiste et le couvent des Récollets ; au centre, à dr. : la chapelle Sainte-Claire et le couvent des Récollectines ; à l'arrière-plan et à dr. : l'ancien lit de l'Ourthe et l'Anticlinal
(détail d'un lavis attribué à Mathieu-Antoine Xhrouet, vers 1700).

En dernière de couverture :
VUE DE DURBUY - À l'avant-plan : passerelle enjambant l'Ourthe conduisant à la porte Nord de la Ville ; puis les remparts ; derrière eux à g. : le couvent des Récollets (assez bizarrement, l'église Saint-Jean-Baptiste n'est pas représentée) ; à dr. : le château ; au milieu de l'image : le couvent des Récollectines et sa chapelle Sainte-Claire. L'emplacement du premier clocheton semble bien équivoque !
(détail d'un lavis attribué à Mathieu-Antoine Xhrouet, vers 1700).

Cette plaquette a été remise en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be

MARS 2017

LA RÉVÉRENDE MÈRE ANGÉLINE DE SAINTE-ANNE, fondatrice du Cloître des Récollectines de Durbuy

C'est de commun accord que Jean Lejeune († 1640), seigneur de Bomal, et son frère Laurent († 1661), chanoine puis doyen de la collégiale Notre-Dame de Maastricht, consacrèrent leur fortune à des œuvres pieuses. La fille de Jean entra au couvent des Sœurs Récollectines de Liège auxquelles il avait fait don de 2.000 patacons. Le 17 juin 1661, l'autorisation du Roi fut accordée d'ériger un couvent « pour enseigner gratuitement les jeunes filles et tenir escolle ouverte et les former es bonnes mœurs et les apprendre des honnêtes exercices » en conformité du testament de feu le Rd Laurent Lejeune (16.000 florins et 10 souverains d'or pour acheter la place nécessaire à la construction d'un couvent « à Durbuy ou aux faubourgs »).

Le 23 août 1662, les mayeurs et échevins de Durbuy, considérant l'octroi royal et l'acquisition faite par les religieuses du jardin « joindant au posty de cette ville et muraille d'icelles » permettent aux propriétaires d'édifices et masures voisines et de jardins contigus au dehors des murailles de les vendre aux Religieuses. Ils autorisent celles-ci à construire de nouvelles murailles, autrement dit à reculer l'enceinte de la ville jusqu'à la limite des terrains acquis en dehors des anciennes murailles, d'y asseoir leur construction et d'y ouvrir une porte remplaçant l'ancien postis à leur frais. Ainsi fut tracée et construite la nouvelle enceinte.

Selon Auguste Daufresne de la Chevalerie, la première pierre du couvent fut posée le 5 avril 1663 et le 4 juillet, Sœur Angéline de Ste-Anne demanda et obtint 5 à 6 pieds de terre à prendre sur le cimetière de la ville pour « dresser leur bâtiment au service du public ». Juin 1664, le couvent fut complètement terminé. Il était petit, mais un des plus beaux de Belgique, sa façade élégante, une porte-grille bien ouvragée située au-dessus d'un large perron lui donnait un aspect original et distingué. La grande entrée sous laquelle le chemin conduisait à l'église des Récollectines étant une sorte de porte à arcade avec toit d'ardoises (ârvô) ; elle était aussi l'entrée charretière de la cour du couvent. La porte vers les escaliers du chemin de Barvaux a été construite vers 1725 lors de l'agrandissement du jardin des religieuses ; sur la clef de voûte, elle porte les instruments de la passion et la date.

La chapelle Sainte-Claire ne fut bâtie qu'en 1667 et le 21 septembre 1671, elle fut bénie et consacrée par Mgr de Groben-doncq, frère aîné du seigneur de Durbuy, évêque de Gand à cette époque, qui fit don d'une cloche et d'un vitrail ornant la grande fenêtre près de l'autel. Cette chapelle, contiguë au couvent, était d'un bon style, possédant un clocher à la flèche élancée. Elle renfermait des objets d'art précieux, entre autres un tableau d'Antoon Van Dyck.

Dans ce cloître des Pénitentes de Durbuy, les religieuses tinrent jusqu'à 60 jeunes filles de la noblesse dans le but de parfaire leur éducation.

En 1794, la Révolution française détruisit en nos terres les restes de la féodalité. Les Français incendièrent une partie du couvent des Récollectines et son église. Après la Révolution, cinq sœurs recommencèrent le pensionnat ; mais les deux dernières, ruinées par une banqueroute, moururent à l'hospice d'Harskamp à Namur, la dernière en 1814. (1)

Une partie des bâtiments convuels subsiste toujours : elle est dénommée « Les Récollectines » et appartient au Dr Jean-Marie Lemaire et à son épouse qui y résident.

Sœur Angéline naquit à Bomal (duché de Luxembourg), l'an de grâce 1616. Son père était seigneur de Bomal et s'appelait Jean Lejeune ; sa mère se nommait Anne de Vaulx. Elle eut pour aïeux paternels Quirin Lejeune, seigneur d'Ambly et, du côté maternel, H. de Vaulx, seigneur de Lozange, et Catherine de My. Elle fut nommée Anne au saint baptême et, à peine née, elle perdit déjà sa mère. Son père prit tant de chagrin de la mort prématurée de son épouse, qu'il fut certain temps sans vouloir même voir son enfant, qui était cependant son unique. Il en résulta que la pauvre petite créature fut négligée et laissée quelque temps sans nourrice, prenant le lait tantôt d'une femme, tantôt de l'autre : le bon Dieu permettait que la petite commençât de la sorte la vie de pauvreté qu'elle embrassa plus tard de plein gré et par prédilection.

Toutefois le père finit par la prendre en affection. Il lui fit donner dans la suite une nourrice vertueuse et prit un très grand soin de son éducation. Elle fut placée comme pensionnaire chez les sœurs de Hasque à Liège, puis aux dames du Saint-Esprit à Luxembourg. Dès son enfance, cette bonne fille donna les marques les moins équivoques d'un excellent naturel et d'un cœur enclin à la piété. Un jour, M. de Bomal la brusqua pour un rien dans un moment de vivacité. Au lieu de se chagriner, elle rentra en elle-même et fit cette réflexion : « Puisqu'il faut si peu de chose pour offenser la créature, adressons-nous donc au Créateur et mettons en lui tout notre appui ! » Elle se fit dès lors une sainte habitude de recourir à Dieu dans tous ses déplaisirs et de se mettre entièrement à la disposition de la sainte volonté divine.

Les années de sa jeunesse se passèrent en plusieurs infirmités et maladies, qu'elle surmonta. Une fois se trouvant en voyage, le carrosse dans lequel elle se trouvait fut mené sur le bord d'un précipice. La jeune fille s'apercevant du danger, sauta hors du carrosse qui roula ensuite du haut d'un rocher et fut entièrement brisé. Sans doute que l'enfer prévoyait le bien qu'elle devait faire et travaillait de toutes ses forces à la faire périr.

Mise en pension chez des dames chanoinesses, pour y être élevée conformément à son rang, elle prit goût pour la vanité ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Car aussitôt qu'elle fut de retour à Bomal, elle reprit son premier esprit de dévotion ; elle s'adonna fort à la lecture des livres spirituels. La lecture de la *Vie du R.P. Ange de Joyeuse, capucin*, lui inspira avec le dégoût du monde un ardent désir de se consacrer à Dieu. Le *Chemin assuré du Paradis* la fit avancer dans l'abnégation d'elle-même. Devenue supérieure, elle ne cessait de recommander ces livres à ses filles.

Etant encore jeune demoiselle, ses premières mortifications furent de ne point regarder par les fenêtres de sa chambre le coulant de la rivière, où le bruit que faisaient les navigateurs tentait parfois sa curiosité. Elle a assuré par après que ces mortifications, quoique petites, disposaient l'âme à la perfection en exerçant l'esprit d'abnégation, nécessaire, quand il faut se faire violence dans les grandes choses. Elle n'oubliait point dès lors de mortifier son corps aussi bien que ses sens, passant des jours et des semaines

sans manger autre chose que du pain sec. Elle savait pratiquer tout cela avec tant d'adresse que son père, qui mangeait à la même table, ne s'en apercevait point, donnant à un petit chien ce qui lui était servi.

Sa femme de chambre, qui ne pouvait souffrir l'éclat de ses vertus, la contrariait dans toutes ses dévotions et mortifications. Son père, de son côté, désapprouvait qu'elle eût si peu d'inclination à se parer selon le monde, et elle a avoué qu'elle ne croyait point lui avoir jamais déplu ou désobéi qu'à ce sujet. Sur ce point, leurs intentions étaient entièrement opposées : la fille voulait se vouer à Dieu ; le père voulait la donner à un homme, pour avoir un gendre. Le doyen de Notre-Dame de Maestricht entraînait dans les sentiments de son frère. Voyant qu'elle refusait tous les partis qui lui étaient présentés, même les plus avantageux selon le monde, il dit un jour, pour la mortifier « que sa nièce n'attendait que la mort de son père et de son oncle pour faire un choix à sa fantaisie ». Cette parole lui fournit l'occasion de déclarer son pieux dessein. Le R.P. Jean Delmotte, gardien des Récollets de Durbuy et qui était si aimé de M. de Bomal qu'il lui avait même donné une maison dans cette ville pour commencer son couvent, fut employé par un noble seigneur pour lui demander en mariage Mlle de Bomal. Le père de la jeune fille répondit au religieux qu'il ne souhaitait rien d'autre que de voir sa fille contente.

Le Révérend Père s'adressa donc à la fille elle-même, qui lui répondit par une autre proposition. Elle le pria d'employer le crédit dont il jouissait auprès de son père pour qu'il l'engageât à lui donner la permission d'entrer dans un cloître voué à la pauvreté et à la pénitence. Le père gardien d'abord surpris finit par entrer dans ses vues et lui promit son assistance. Il en fit ouverture au noble seigneur, et, malgré les précautions qu'il avait prises, il dut souffrir des reproches de sa part : « Non content d'avoir obtenu ma maison, dit-il, vous voulez encore me ravir ma fille ! » Après de longs pourparlers de côté et d'autre, M. de Bomal fut contraint de se rendre et d'acquiescer au généreux dessein de sa fille ; mais il dut, pour cela, se faire une telle violence, qu'en une seule nuit ses cheveux étaient devenus tout gris.

Ayant enfin obtenu à sa plus grande joie le consentement de son père, Mlle de Bomal se rendit à Liège pour visiter les maisons religieuses et connaître en quel couvent le Seigneur la voulait avoir. Un jour, faisant ses dévotions dans la chapelle d'un couvent, où les sœurs converses ne gardent point la clôture, il y en eut une qui, s'apercevant qu'elle avait des bracelets de perles fines, s'approcha d'elle et lui dit que leurs sœurs faisaient une broderie pour l'autel, et que les perles leur manquaient. Aussitôt elle offrit ses bracelets à la sœur, la suppliant de les vouloir agréer.

Entre les couvents qu'elle vit, ce fut celui des Pénitentes de Bêche qu'elle choisit. Elle se présenta à la R. Mère Marguerite de Ste-Élisabeth, supérieure, qui l'admit aux premiers essais pour quelques semaines. À son entrée, elle témoigna la plus grande joie de rencontrer les marques de pénitence et de pauvreté, comme elle le souhaitait. Se trouvant ensuite fort édifiée de cette sainte communauté, elle en sortit pour aller faire ses adieux. Peu après elle entra au noviciat.

Ce fut l'an 1638 (elle était alors âgée de 22 ans) qu'on lui donna le nom de sœur Angéline de Ste-Anne. Ce nom

lui convenait plus que tout autre, pour la raison qu'elle était douée d'une douceur et d'une modestie angéliques. La pudeur paraissait sur sa face et semblait être répandue sur ses traits réguliers et gracieux : son regard surtout fascinait de respect et d'estime quiconque la voyait. Elle s'adonna à la vie religieuse avec zèle et courage, uniquement en vue de plaire à Dieu. Obéissante et humble, simple et candide, ponctuelle dans l'observance des règles, des constitutions et jusqu'aux moindres cérémonies, elle ne laissait de place à nul reproche, à aucune correction. On la proposait comme un modèle à toutes les filles qui entraient au noviciat, voire même aux professes. Avec quelle ferveur elle tâchait de surmonter les difficultés indispensables dans les commencements, sans en dire mot ! Pour ne citer qu'un exemple, elle eut un vomissement causé par la faiblesse de son estomac et le changement de nourriture. Elle sut cacher pendant un certain temps son infirmité qui dura des mois. Afin de ne pas être plus considérée qu'une autre, elle ne voulut avoir de ses parents que la pension ordinaire, quoiqu'elle gratifiât le couvent d'une autre manière. Elle fut très industrieuse à cacher non seulement les maux dont elle souffrait, mais plus encore le bien qu'elle faisait et les grâces et faveurs qu'elle recevait de Dieu, ce qui est le propre des âmes fondées dans l'humilité. Sous ce rapport, on ne pouvait rien savoir d'elle que par adresse. Encore fallait-il que les plus familières lui attirassent agréablement ces choses dans la conversation : car elle était de peu de paroles.

En entrant en religion, elle s'était proposé de ne jamais parler de ce qu'elle avait vu ou entendu dans le monde et encore moins de ses parents, sauf les cas où la gloire de Dieu semblait l'exiger. Elle a si bien tenu parole, qu'après plusieurs années de profession, ayant été questionnée sur quelques ameublements, elle expliqua comment ils devaient être dressés. S'en apercevant, elle fut extrêmement confuse et coupa court à l'explication. Elle assura avoir payé ce qu'elle appelait une infidélité par une soustraction de grâces dans l'oraison : tellement les entretiens qui n'avaient pas Dieu ou la vertu pour objet lui déplaisaient. Sur le chapitre des conversations religieuses, elle était sans respect humain, alors surtout qu'elle fut devenue supérieure. Envers les séculiers, elle gardait les mesures que la prudence et la bienséance conseillent ; quand elle ne pouvait parler au profit de leur âme, elle les laissait tout simplement parler et se recueillait en elle-même pour s'entretenir avec Dieu. Les personnes tant soit peu spirituelles ne s'offensaient point de cette manière de faire ; bien au contraire, elles l'avaient d'autant plus en vénération.

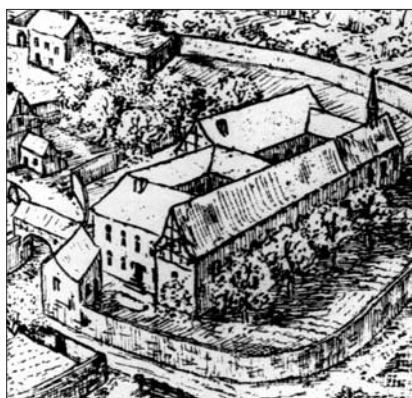
Dans les emplois qu'elle a occupés, comme de portière, de dépensière et de maîtresse des jeunes, charges qu'elle a exercées dans le couvent de Liège, elle a conservé son premier zèle ; de sorte que celles qui l'avaient vue novice, ont rendu témoignage qu'elle est toujours restée dans les mêmes dispositions. Elle était aussi humble et soumise étant avancée en âge et étant en charge qu'elle l'avait été pendant son noviciat. Que peut-on dire davantage à sa louange ! Elle n'avait pas besoin de beaucoup parler pour enseigner le chemin de la perfection, ses exemples instruisaient assez. La soumission de son jugement était sans pareil ; elle préférait les sentiments de toutes ses sœurs aux siens propres, pourvu qu'il n'y eût aucun préjudice pour le re-



Durbuy - Le couvent des Récollectines et sa chapelle Sainte-Claire; à ses pieds, l'Ourthe (détail d'un lavis de Xhrouet, vers 1700).



Durbuy - Le couvent des Récollectines et sa chapelle Sainte-Claire vus d'un autre angle (détail d'un lavis de Xhrouet ou un de ses collaborateurs, vers 1700).



Reconstitution (fantaisiste ?) du couvent des Récollectines.



Durbuy - Mur d'enceinte de l'ancien couvent des Récollectines et son célèbre postis (entrée à gauche) vers 1900.



Durbuy - Mur d'enceinte de l'ancien couvent des Récollectines (propriétés Lemaire et Cardinal).



Durbuy - Postis (actuellement muré) - Ht au centre : 2,10 m ; larg. : 1,80 m. A dr. : sa clé de voûte datant de 1725 et ses attributs de la Crucifixion.



Durbuy - Postis et mur d'enceinte actuel de l'ancien couvent des Récollectines.



Durbuy - Mur d'enceinte actuel (côté est) de l'ancien couvent des Récollectines - Propriété Cardinal.

gard de Dieu ou le bien commun. Interrogée un jour, pourquoi elle préférait la volonté d'autrui à la sienne, elle répondit : qu'on se pouvait tromper en suivant ses propres lumières et que, d'autre part, Dieu se sert de ses créatures pour nous faire connaître sa volonté.

On aurait dit à la voir que la vertu lui était innée, tant elle pratiquait naturellement et sans peine les actes les plus héroïques. Cependant elle disait quelquefois en soupirant que, si on pouvait voir ce qui se passait en elle, on en serait surpris. Dieu qui la soutenait par une foi nue permettait que ses passions se ravivassent pour son plus grand mérite et pour la maintenir dans d'humbles sentiments d'elle-même. Elle paraissait à ses propres yeux la plus grande criminelle du monde, incapable de rien faire qui vaille. Pour cette raison, elle ne pouvait se résoudre à accepter la proposition que son oncle lui fit à différentes reprises et plusieurs années avant sa mort de fonder la maison de Durbuy, de crainte d'en être nommée supérieure. Mais après la mort du susdit seigneur Doyen, arrivée le 18 décembre 1661, le R.P. Mathias Hauzeur, pour lors provincial, étant informé du pieux légat du défunt relativement à la fondation de cette maison et du mérite de sa nièce, l'obligea de l'accepter ; il l'établit supérieure et lui donna obédience de partir avec trois compagnes (Bernardine-de-la-Nativité, Marie-Magdeleine-de-St-François et Anne-Marie-de-St-Augustin, converses). Ce fut le 20 mai 1662 qu'elle arriva à Durbuy, conduite par le R.P. Giris Goris, gardien des R.P. Récollets de Durbuy, remplie d'une grande confiance en Dieu.

Sa foi et sa confiance ont eu des suites assez remarquables. Il faut savoir que les trois quarts de l'argent légaté furent consommés pendant les premières années. La quatrième partie était laissée en rente pour le service de l'autel. Notre bonne Mère Angéline eut donc suffisamment de peines pour continuer, comme elle le fit, les bâtisses. Elle commença le dernier quartier qui renferme le réfectoire, la cuisine et la basse cuisine, sans argent et sans aucunes provisions nécessaires, sinon celles qu'elle attendait de la divine Providence qui ne lui a jamais manqué. Elle y avait recours jusque dans les choses familières et de peu d'importance. Une fois qu'on allait être en défaut de bière et qu'on ne pouvait brasser, faute de houblon, qu'il était impossible d'obtenir même pour son argent, elle fit mettre comme d'ordinaire le feu à la brasserie et, exactement à l'heure qu'il fallait, on vint présenter du houblon à vendre ; il y en avait juste le poids qu'il fallait pour la quantité de bière en voie de préparation.

Un jour maigre, ayant à traiter une personne de mérite et ne pouvant avoir du poisson, parce que la saison n'en fournissait point, l'heure du midi approchant, elle s'en alla secrètement à l'oratoire faire sa prière. Pendant qu'elle y était, le valet d'un gentilhomme vint apporter de la part de son maître une belle truite saumoneuse. Ce qui est à remarquer, c'est que cette personne ne faisait jamais de présent au couvent.

Ayant un jour envoyé Jean Jacques, batelier qui allait à Liège, avec plusieurs commissions, elle oublia la principale qui était de conséquence. Elle se trouvait dans de grandes peines à cause de cet oubli. Elle eut encore recours à Dieu : elle invita la portière à se mettre à genoux avec elle, priant Dieu de venir en aide. Tout à coup, on sonne : c'est le batelier qui vient demander ce qu'on lui voulait. La portière

surprise s'informe de ce qui l'avait fait revenir ? « Chère Sœur, dit-il, en avançant dans le chemin de Barvaux, j'ai rencontré un jeune homme qui m'a dit de retourner aux religieuses, ajoutant qu'elles avaient encore quelque lettre importante à me donner. » La portière, qui n'avait parlé à personne, pressa le batelier de lui dire qui était ce jeune homme. Mais il ne l'avait pas connu. La Sœur en prit occasion de dire à sa Supérieure qu'elle faisait de son ange gardien ce qu'elle voulait.

La Mère Angéline n'enseignait rien qu'elle ne pratiquât la première ; elle se conformait en tout à la communauté qui vivait pour lors dans une grande rigueur. Elle se trouvait à toutes les fonctions, aux ouvrages les plus vils, ne voulant accepter aucune dispense, bien qu'elle fût d'une complexion délicate et fort incommodée de la gravelle. Elle prenait pour tout remède une poudre fort amère dans son potage à midi, qui servait plutôt à mortifier le goût qu'à la guérir de son mal. Austère et sévère envers elle-même, elle avait le cœur large pour ses filles ; elle les soulageait en tout ce qui était possible, particulièrement dans la maladie. Lorsqu'elle ne pouvait avoir les médecins, elle enseignait d'avoir recours à Jésus, Marie et Joseph, qui étaient nos premiers médecins pour le corps et pour l'âme. De là est venue la coutume d'exposer leurs images dans l'oratoire en temps de maladies dangereuses. Il serait trop long de décrire de quels soins et de quel amour elle entourait ses filles non seulement pour ce qui regarde le corps, mais surtout pour leur avancement dans la perfection. Elle ne souffrait en elles aucun défaut sans les en avertir. Pour que sa remontrance profitât, elle savait attendre le temps favorable, sans jamais reprendre personne, aussi longtemps qu'on était emporté par la passion ; puis, elle savait exhorter avec tant de douceur et de prudence, qu'elle aurait attendri le cœur le plus endurci. Elle s'attachait surtout à corriger les petits défauts. Souvent elle disait que les grosses fautes se punissent assez d'elles-mêmes là où il y a tant soit peu de zèle, mais que les petites, si on les néglige, introduisent l'esprit de liberté, bannissent l'observance et refroidissent la charité envers Dieu et envers le prochain.

Ce qui contribuait beaucoup à faciliter son gouvernement, c'est qu'elle ne donnait que très difficilement son approbation aux rapports, de quelque nature qu'ils fussent, qu'on aurait pu lui faire, et c'est en ce point que le don de discernement dont elle était douée était le plus manifeste. Elle reconnaissait si c'était l'esprit de Dieu, ou l'inclination naturelle, ou la passion qui faisait parler. À la faveur de cette lumière surnaturelle, elle rendait justice à chacun, louant le zèle véritable qui porte à l'amendement des fautes et au maintien de l'observance et blâmant le faux zèle qui préjudicie la paix et la charité.

Parlait-elle en particulier à ses filles, elle leur découvrait les défauts les plus cachés de l'âme, sans pourtant se pavaner de l'esprit prophétique, mais comme l'ayant expérimenté elle-même. Cela faisait une très profonde impression, comme j'ai appris de plusieurs de nos sœurs, entre autres d'une qui était fort tentée au sujet de quatre sœurs qu'elle avait dans le monde et qui passait le temps de l'oraison mentale à leur chercher à chacune un établissement. Cette digne supérieure l'appela un jour au sortir du chœur et lui dit : « Ma Sœur, pourquoi vous inquiétez-vous au sujet de vos sœurs ? Laissez-en le soin à Dieu : il les pourvoira mieux que vous ne pensez. Tranquillisez-vous, les plus



Durbuy - « Les Récollectines » (propriété Lemaire).
Cette vénérable demeure est tout ce qui subsiste du couvent fondé en 1663.



Durbuy - « Les Récollectines » vue du parc.

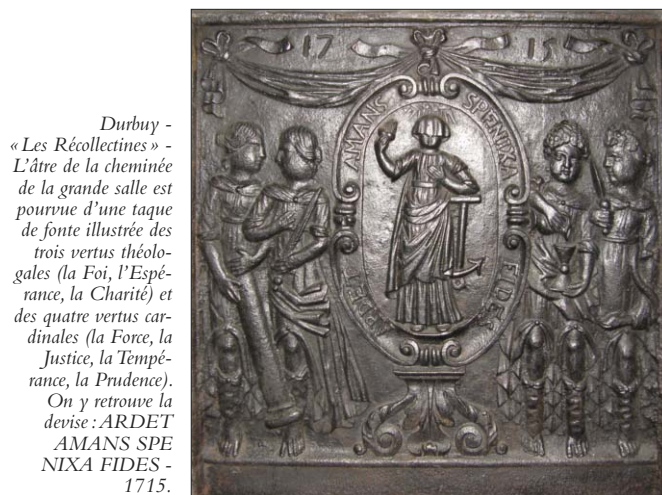


Durbuy - « Les Récollectines » - Une porte donnant accès à la grande salle du rez-de-chaussée a été partiellement murée et transformée en fenêtre.
Le linteau de pierre porte la date : 1663.



Vieux Christ du petit pont de Durbuy.
« 1725 - 1909 - 1954 » : ces dates rappellent les trois ponts qui se sont succédé sur l'Ourthe après l'antique passerelle en bois, savoir : 1) le pittoresque pont en dos d'âne construit par les Récollectines en 1725 et qui portait déjà le Christ en bronze sur croix de fer (1); le pont construit par l'Administration des Ponts et Chaussées en 1909 et 3) le pont actuel inauguré en décembre 1954.

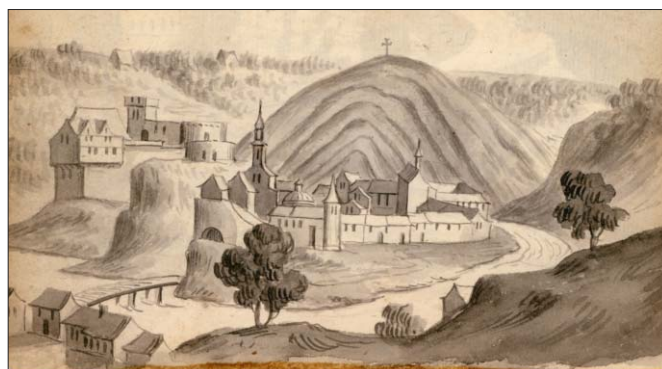
(1) Ces dernières engagèrent le comte de Grobendoncq à faire construire le pont, à condition d'entrer en possession de terres voisines de leur couvent (convention intervenue le 22/9/1724 entre le comte et les sœurs Récollectines).



Durbuy -
« Les Récollectines » -
L'âtre de la cheminée
de la grande salle est
pourvue d'une taque
de fonte illustrée des
trois vertus théolo-
gales (la Foi, l'Espé-
rance, la Charité) et
des quatre vertus car-
dinales (la Force, la
Justice, la Tempé-
rance, la Prudence).
On y retrouve la
devise : ARDET
AMANS SPE
NIXA FIDES -
1715.



Rendeux-Bas - Au-dessus de la porte d'entrée du presbytère : quartier de la pierre tombale d'Angéline de Sainte-Anne (écu de marbre blanc).



Durbuy - Son château, la chapelle paroissiale Saint-Nicolas et le couvent des Récollectines (lavis attribué à Mathieu-Antoine Xhrouet, vers 1700).

jeunes seront même religieuses. » Cela consola fort la sœur en question, qui fut d'autant plus surprise de l'allocution de sa supérieure, après que la suite lui eut montré la vérité de ses paroles : car toutes ces filles ont été bien établies, et les deux plus jeunes entrèrent en religion quelques années après la mort de la Rév. Mère, ce qui n'était nullement à prévoir à l'époque où elle l'assura.

En parlant familièrement avec la Mère Jeanne-de-la-Présentation, sa vicaire, qui lui a succédé : « Quand vous serez supérieure, vous recevrez beaucoup de filles, plus que moi ! » Effectivement, après la mort de la Rév. Mère Angéline, on a vu jusqu'à six novices ensemble et l'école des jeunes était plus nombreuse que le reste de la communauté.

Elle assura à une de nos sœurs qui était fort travaillée de scrupule que, sur la fin de sa vie, ses peines diminueraient et qu'elle mourrait tranquille ; ce qui est arrivé.

La charité qui consumait son cœur n'était pas bornée à sa communauté, elle s'étendait jusqu'aux plus misérables, et elle s'affligeait lorsqu'elle les voyait souffrir. J'en citerai un exemple que j'ai vu la dernière année de sa vie. La guerre était alors en train et les gens de la campagne n'osaient se tenir dans leurs maisons sans s'exposer à mille avanies. Il y avait dans Durbuy un nombre si grand de réfugiés que les maisons ne pouvaient les héberger tous non plus que le bétail. Ceux qui n'avaient pu trouver place étaient obligés de rester jour et nuit exposés aux injures de la saison qui était fort rigoureuse, vers l'époque de Noël ; ce qui leur était plus incommode fut la pluie continuelle. La charitable Mère entendait de sa chambre les plaintes de ces pauvres gens qui se lamentaient de voir périr leurs animaux et qui se mettaient dessous pour se garantir un peu. Elle fut touchée de les voir dans cette triste situation. Elle réunit ses discrètes et, les larmes aux yeux en vue de la détresse de ces pauvres fugitives, elle leur demande si la charité ne les obligeait pas de faire place à ces malheureux dans leur couvent. Les discrètes entrèrent dans les sentiments de leur supérieure ; elles allèrent ensemble à la grille, pour en faire la proposition au R.P. de Magnery qui était pour lors notre confesseur. Celui-ci l'approuva sans hésiter, ajoutant qu'en pareil cas la charité devait être préférée à la clôture. Notre bonne Mère fut bien consolée de cette permission, et lorsqu'on avertit ces bonnes gens qui étaient derrière notre couvent de la faveur dont ils allaient être l'objet, on ne savait ce qu'on devait plus admirer ou l'étonnement de ces infortunés en voyant une charité si inattendue, ou la joie de la digne Mère des pauvres. Elle les tint plus de quinze jours dans le cloître, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner en assurance dans leurs maisons.

Je vous laisse à considérer à quel degré d'oraison elle était élevée. Elle y employait tout le temps qu'elle pouvait trouver outre celui qui est déterminé par les constitutions, sans pourtant rien négliger des devoirs de sa charge. Elle passait des heures entières toute absorbée en Dieu, et elle enseignait que l'oraison mentale était bien plus profitable à l'âme que la prière vocale, *parce que, dans ce saint exercice, on apprend mieux à se vaincre et à se surmonter soi-même. C'était, disait-elle, le meilleur des fruits qu'on en retirait.* Elle n'a jamais fait part à personne des grâces et des lumières qu'elle y recevait ; mais si elle a même si fidèlement gardé le secret du Royal Époux de son âme, ses actions suffirent pour nous faire voir à quel point son âme était unie à Dieu. Peu importaient les temps et les lieux, jamais elle n'était distraite de sa divine présence. Elle rapportait toutes

choses au souverain principe et prenait sujet de s'élever vers lui de la moindre bagatelle. Elle enseignait à ses filles d'en faire de même et prenait plaisir à les interroger et à leur faire dire leurs pensées tant pour les instruire que pour les former à s'entretenir, étant ensemble, sur des matières spirituelles. Elle recommandait fort ces entretiens « attendu, disait-elle, qu'il était impossible de passer la journée dans des paroles et pensées inutiles et de pouvoir ensuite, au temps de l'oraison, s'appliquer à Dieu. »

Elle souhaitait même que les pensionnaires y fussent exercées, et elle aimait spécialement celles qu'elle voyait affectionnées à l'oraison mentale. C'est de ce saint exercice qu'elle a tiré sa force pour pratiquer la vertu à l'occasion. Elle a passé par des épreuves bien dures à la nature, et par une permission particulière de Dieu, son amoureuse Providence l'a exercée, afin de la purifier et de la perfectionner comme l'or dans le creuset. Elle eut à souffrir de la part de personnes séculières et régulières, et cela de diverses manières, surtout d'une personne qui usurpait beaucoup d'autorité sur elle, qui la brusquait, méprisait et mortifiait, comme on le ferait avec une novice pour l'éprouver. Elle subissait pareil traitement avec une humilité et une patience héroïques, sans se plaindre ni donner le moindre signe de mécontentement contre cette personne. Si elle avait voulu, elle aurait pu très-facilement se venger ou au moins permettre à ses discrètes de le faire ; mais la prudence humaine n'avait pas de prise sur cette âme d'élite. Cette digne Mère était insensible à ses intérêts propres, pourvu qu'il n'y eût pas d'offense de Dieu. Que s'il arrivait quelque scandale, elle en gémissait et s'en plaignait à son divin Époux et tâchait d'y remédier de tout son pouvoir. Si on prenait sujet, pour des bagatelles, de nous mépriser, contrarier ou railler, même par des paroles offensantes, elle en faisait un sujet de récréation, pourvu que nous fussions innocentes et que Dieu ne fût pas offensé. Elle voulait qu'on en fit de même, qu'en pareilles occasions on dît un *Te Deum* en actions de grâce, disant qu'il était bon d'être humiliée, méprisée, raillée, que les applaudissements font trébucher les plus saintes âmes, sentiments qui étaient bien conformes à ceux de notre vénérable fondatrice Jeanne-de-Jésus.

Etant encore bien jeune et ayant essuyé un déplaisir très sensible, elle fut interrogée par une de ses compagnes qui s'informait pourquoi elle ne disait mot à cette occasion, si elle n'avait rien senti de cet affront. Elle donna cette sage réponse : « Lorsqu'on ne peut rien gagner sur autrui, il faut tâcher de gagner sur soi-même. » Elle enseignait aussi à rendre le bien pour le mal. C'est ce qu'elle pratiquait elle-même fort souvent et on pourrait dire d'elle ce qu'on dit de sainte Thérèse, que pour avoir part à ses prières et à ses faveurs, il ne fallait que se déclarer son ennemi. C'est certes bien glorieux pour notre vénérable Mère fondatrice, Jeanne-de-Jésus, d'avoir eu en sa congrégation de si saintes filles qui ont su si bien imiter ses vertus et faire en même temps un si saint usage des exemples de la séraphique sainte Thérèse. C'est ce qu'a fait la Rév. Mère Angéline, circonstance qui doit nous aiguillonner nous-mêmes à marcher sur les traces de nos aïeules spirituelles. Elle avait les mêmes sentiments que notre vénérable Mère par rapport aux grilles et aux parloirs. Pour sa part, elle les fuyait autant que possible et disait que c'était l'écueil où les âmes religieuses font naufrage. « *La longue et fréquente conversation, assurait-elle, quels que soient ses prétextes, est un grand empêchement à la perfection religieuse. L'esprit d'une vraie*

Pénitente ne doit pas être de chercher sa consolation dans les créatures, ni même dans les peines spirituelles ; c'est plutôt un effet de l'amour-propre que d'un vrai amour de Dieu. »

Enfin, après avoir vécu jusqu'à l'âge de 59 ans, étant professe de 36 et supérieure depuis 13 ans, elle fut atteinte d'une fluxion, qui fut sa dernière maladie. Ce fut à cette occasion qu'elle fit paraître son humilité, s'accusant indigne de vivre plus longtemps, puisqu'elle ne s'amendait jamais après l'avoir si souvent promis. Dès qu'elle entra à l'infirmerie, ce qui eut lieu le 8 mai, elle se dégagea du temporel et défendit de lui en parler, ne se réservant plus que de penser, de parler et de souffrir en vue de l'éternité. Elle s'y disposa tout d'abord, comme si elle eût été assurée de sa mort prochaine, quoique sa maladie ne parût pas tout d'abord très dangereuse. Le médecin qui espérait sa guérison lui en voulut donner quelque assurance ; mais il fut contraint de changer de discours, lorsqu'il connut l'extrême désir qu'elle avait d'aller jouir de son Dieu. Ce fut dans les derniers jours de sa vie qu'elle fit bien voir que la mort est l'écho de la vie : l'union avec Dieu dans laquelle elle avait vécu ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment : on ne la vit pas un seul instant distraite, ni même attentive à ses souffrances. Ses élans amoureux témoignaient du désir qui l'animait d'aller jouir des chastes embrassements de son céleste Époux. Quelquefois, elle s'humiliait à la vue de son néant et de ses infidélités ; puis elle *magnifiait* les œuvres de son créateur et excitait ses filles à le remercier de tous ses bienfaits. Le vendredi qui précéda la veille de sa mort, elle se fit conduire d'une place à l'autre pour y visiter les stations de la Passion qu'elle méditait entièrement. Arrivée au portail, elle considérait, comme la sainte Baume de la Magdeleine, suivant les vestiges de Jésus souffrant par de saintes affections qui tiraient les larmes des yeux de ses filles, éplorées de devoir bientôt perdre une si digne Supérieure.

Cette bonne mère renouvelait ce qu'elle leur avait enseigné en paroles et en œuvres : la charité mutuelle, la parfaite observance des règles et constitutions et, comme elle avait toujours une singulière dévotion au Saint-Sacrement, elle ne manqua pas de la recommander aussi à ses enfants spirituels. Dès que l'on vit qu'elle déclina, elle reçut le saint Viatique, puis l'Extrême-Onction. Le dimanche, à l'heure des matines, elle pria le R. P. confesseur de lui accorder la grâce de pouvoir encore une fois communier ; mais celui-ci, voyant que sa fin était très proche, l'exhorta à communier spirituellement. À cela elle répondit : « Volontiers ! », se tourna du côté où reposait le Saint-Sacrement et ne parla plus avec les hommes, passant encore trois heures en union avec Dieu. Elle avait l'air d'une transfigurée. J'étais présente et, quoiqu'encore novice, je restai près d'elle pendant les matines, et je puis assurer que jamais je n'ai vu mourir personne si embrasée de l'amour de Dieu, conservant tout son jugement, même pendant l'agonie qui fut courte et fort douce. Pendant ce dernier combat, elle portait son crucifix à la bouche et, ne pouvant plus le faire, elle le tenait sur la figure. Ce fut le 12 mai de l'an 1675 qu'elle passa de cette vallée de larmes dans la vie immortelle, pour y recevoir la récompense de ses travaux.

Le R. P. confesseur, qui était le Père Jacques Magnery, jugea à propos de faire enterrer la fondatrice de ce cloître dans l'église, au pied de l'autel. Lorsque le R. P. Barthélemy d'Astroy eut appris sa mort, il fit son épitaphe, que nous faisons suivre ici :

À LA PIEUSE MÉMOIRE DE LA R.M. ANGÉLINE LE-JOEUNE, FILLE UNIQUE DE FEU SEIGNEUR DE BOUMAL, NIÈCE DE FEU MONSIEUR R. LE DOYEN DE MAESTRICHT, LES DEUX FONDATEURS DES DEUX CLOÎTRES DE CETTEVILLE, PREMIÈRE SUPÉRIEURE DE CELUI-CI ET LA PREMIÈRE QUI A MIS LA PIERRE FONDAMENTALE DE L'AUTRE. APRES AVOIR VÉCU COMME UN MODÈLE DE VERTUS, SCAVOIR DE SAGESSE, DE PRUDENCE, DE DOUCEUR ET DE PAIX EN SON GOUVERNEMENT, D'AFFABILITÉ, DE BONTÉ ET DE BONNAIRETÉ ENVERS SES SUJETES, DE MODESTIE, D'HUMILITÉ ET D'EXEMPLAIRE ÉDIFICATION EN SA CONVERSATION, DE PATIENCE ET DE GÉNÉROSITÉ PARMIS SES ADVERSITÉS, D'AUSTÉRITÉ ET DE RIGUEUR TOUCHANT SA PROPRE PERSONNE, DE CHARITÉ, COMPASSION ET SUPPORT À L'ENDROIT DES AUTRES, DE VIGILANCE ET ZÈLE INFATIGABLE POUR LE SERVICE DE DIEU ET POUR L'AVANCEMENT DE LA RELIGION. ENFIN, APRES UNE VIE CONSOMMÉE EN PIÉTÉ ET EN BONNE ARDEUR DE SAINTETÉ, ELLE PASSA DE CE MONDE LE 22 DE MAI 1675 - REQUIESCAT IN PACE

(Cette pierre tombale était remarquable, « d'un travail admirable, très grande, en marbre blanc, placée au milieu du chœur » nous renseigne A. Daufresne de la Chevalerie. Elle était ornée de seize quartiers de noblesse. Elle aurait été brisée par M. Philippin, acquéreur des bâtiments conventuels, et l'un des quartiers, sauvé de la destruction, a été transporté à Rendeux-Bas, où il se trouve toujours, scellé au-dessus de la porte d'entrée du presbytère. L'écu de marbre blanc à demi-caché par l'attache d'une lampe en fer forgé, porte : écartelé en 1 et 4 : d'or à quatre pals de gueules à la bordure engrelée d'azur qui est Mérode ; au 2 et 3 : de gueules semé de fleurs de lis d'argent qui est Warfuzée. L'écu, surmonté d'une couronne d'ache, à cinq fleurons de trois perles, est encadré de deux palmes.)

Recueil rédigé en 1695, augmenté et corrigé en 1715. Copie faite en août 1723, en tous points conforme à l'original, par Sœur Marie-de-l'Incarnation, supérieure du Couvent des Récollectines de Durbuy.

(Texte extrait du livre « Notices historiques sur l'ancienne congrégation des pénitentes-Récollectines de Limbourg et sur quelques religieuses qui s'y sont sanctifiées » par N.-D. Cornet - Bruxelles, 1869.)

(1) Durbuy était situé autrefois sur la rive gauche de l'Ourthe ; il est facile s'en convaincre par la disposition de son emplacement primitif de l'ancien lit qui longeait les rochers dont la base montre la base évidente du long séjour des eaux. C'est en 1725 que le torrent fut détourné de son cours naturel, et c'est à la même époque que les religieuses récollectines firent construire le pittoresque pont de pierre d'une seule arche. En effet, par une convention intervenue un an auparavant entre le Comte de Grobendonck, seigneur de Durbuy, et les Sœurs de la localité, ces dernières s'engagèrent à faire construire le pont à condition qu'elles entrent en possession des terres voisines de leur couvent (22 sept. 1724).

AUTRES SOURCES :

— « Récits de l'Ardenne - Aubinette ou L'orpheline de Durbuy » par le Major Auguste Daufresne de la Chevalerie - Bruxelles - F. Hayez, imp., 1877.

— « Récits de l'Ardenne - Les deux conscrits » par le Major Auguste Daufresne de la Chevalerie - « Revue Catholique » de Louvain, 1877-1878.

— « Souvenirs du vieux Durbuy » par J. Péters - Revue trimestrielle « Ardenne et Famenne », 8^e année, n° 2, 1965.

— « Durbuy - Le Château, la Ville et la Communauté des Bourgeois de 1500 à 1795 » par Fernand Pirotte et Joseph Bernard, Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg, Arlon, tome XCIX, année 1968.

